

## **Spartacus : de l'Antiquité à Hollywood**

Daniel-Rolland Roche

► **To cite this version:**

Daniel-Rolland Roche. Spartacus : de l'Antiquité à Hollywood. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2005, Journées de l'Antiquité, pp.85-92. hal-02267989

**HAL Id: hal-02267989**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02267989>**

Submitted on 20 Aug 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Spartacus : de l'Antiquité à Hollywood

---

DANIEL-ROLLAND ROCHE

Il existe neuf films mettant en scène Spartacus. Le premier qui a été tourné est italien et date de 1909, le dernier est russe et date de 1975. Les deux films les plus connus sont incontestablement celui de l'italien Riccardo Fréda en 1953, et, sept ans plus tard, celui de l'américain Stanley Kubrick. C'est à partir de cette représentation hollywoodienne de l'antiquité que nous esquisserons une réflexion sur la façon dont a été restituée, au cinéma, la révolte servile que conduisit Spartacus à la fin de la République romaine. Nous nous appuierons essentiellement sur les ouvrages que John Baxter (Seuil, 1999) et Michel Ciment (Calman-Levy, 1999) ont consacrés à Stanley Kubrick ; sur la revue *Cinaction* (4<sup>e</sup> trimestre 1998) qui regroupe des analyses du *Pepulum*, et sur le livre de Catherine Salles (éditions Complexe, 1990) qui étudie cette période historique et cet événement : pendant plus de deux ans, de 73 à 71, des gladiateurs et des milliers d'esclaves dont le chef était originaire de Thrace ont constitué une véritable armée, pillé des villes, et finalement été vaincus par des légions commandées par Marcus Licinius Crassus.

Il faut tout d'abord signaler que le film auquel nous nous référons ne peut être entièrement attribué à Stanley Kubrick (1928-1999). Ce dernier a été appelé sur le tournage après un différend entre Kirk Douglas (Yssur Danielovitch Demsky, né en 1916) et le premier réalisateur Anthony Mann (1907-1967). En tant que producteur et acteur principal du film, Kirk Douglas fit valoir des exigences dont Stanley Kubrick fut obligé de s'accommoder. Le scénario est dû à Donald Trumbo (1905-1976) qui était un scénariste réputé. Il a eu à pâtir du maccartysme et s'est inspiré d'un roman d'Howard Fast publié en 1952 et d'un roman d'Arthur Koesler publié en 1945.

Il n'est pas inutile de signaler aussi qu'Howard Fast était un marxiste convaincu qui considérait Donald Trumbo, pourtant mis en prison pour ses idées de gauche et exilé au Mexique lors de la rédaction du scénario, comme un socialiste mondain. La révolte de Spartacus peut apparaître en effet comme une insurrection des pauvres contre les riches, des exploités contre les exploités, à partir du cas exemplaire de

cette révolte des esclaves contre les maîtres. Ce qui, dans le film, peut se résumer à l'opposition entre Spartacus et le patricien Crassus. Sur cette opposition radicale peut se greffer une identification christique du héros puisque celui-ci représente la victime d'un ordre injuste appelant à une sorte de rédemption : en aspirant à la liberté, il aspire aussi à la dignité qui lui était refusée.

La première partie du film concerne le recrutement de Spartacus par le laniste Lentulus Battuatus, interprété par Peter Ustinov, acteur et réalisateur anglais né en 1921, qui avait le rôle de Néron dans *Quo vadis* de Mervyn LeRoy en 1951. Cet entrepreneur de jeux du cirque possède à Capoue, en Campanie, une école de gladiateurs où une centaine d'esclaves, choisis pour leurs aptitudes physiques, sont entraînés à combattre dans l'arène.

Dans le film, Battuatus recrute Spartacus dans une mine de sel. Dans l'Antiquité, les esclaves qui travaillaient dans les mines ou dans les carrières étaient ceux dont le labeur était le plus pénible et ceux qui étaient les plus maltraités. C'était une punition pour les esclaves récalcitrants que d'être envoyés dans ces lieux terribles. La condition servile était fort différente selon les tâches attribuées. Pour simplifier, on peut dire que « les employés de maison » étaient souvent mieux traités que les malheureux affectés aux travaux des champs ou à toute autre activité physique contraignante. On pouvait trouver des esclaves artistes, précepteurs (généralement des Grecs), ou astrologues, jouissant de conditions pas trop défavorables. De même, suivant les régions et le type de propriétés, le sort des esclaves n'était pas le même. En Campanie, où se déroule la révolte de Spartacus, dans la région de Naples, sur les pentes fertiles du Vésuve, ce sont de grandes propriétés agricoles où vivent des centaines d'esclaves dans des conditions très dures, et les maîtres (généralement des aristocrates) sont absents de leurs domaines. Des régisseurs cupides et cruels imposent un régime souvent inhumain. Dans le Nord, ce sont de petites propriétés, les maîtres possèdent peu d'esclaves, et l'écart des conditions est forcément moins grand.

Ces réalités historiques ne sont pas du tout prises en compte dans le film. Elles expliquent pourtant que dans un premier temps la révolte des gladiateurs a pu réussir en entraînant les esclaves nombreux des *latifundia* opulentes qu'il fut relativement facile de piller. De même, la situation historique de la République romaine au début du premier siècle avant J.-C. n'est pas prise en compte. Pompée (106-46) fait la

guerre en Espagne de 77 à 72. Lucullus (106-57) fait la guerre contre Mithridate IV (132-57) dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Moyen-Orient. Ces deux généraux commandent loin de l'Italie les meilleures légions romaines. A Rome, et dans la péninsule, le climat politique et économique est particulièrement malsain. Il y a une sorte de vide politique, la plèbe est désœuvrée, démoralisée, par de récentes guerres civiles auxquelles Sylla (138-78) a mis fin en instaurant une sorte de dictature avant de se retirer et de laisser une situation incertaine. Rome est au bord de la disette. Les conquêtes ont entraîné la domination de la République sur de vastes territoires qu'elle n'est pas capable d'administrer de façon cohérente : il faudra attendre à peu près un demi-siècle et l'Empire. De redoutables pirates infestent la Méditerranée.

Ce contexte est quasiment absent du film. On voit effectivement l'armée de Pompée poindre à l'horizon pour prêter main forte à Crassus et l'emporter finalement sur Spartacus. Pompée est revenu d'Espagne, mais c'est Crassus, interprété par Laurence Olivier (acteur et réalisateur anglais, 1907-1989), qui monopolise toute l'attention. Or il est vrai que Crassus pendant de long mois a supporté seul les opérations contre Spartacus et livré la principale bataille contre les esclaves révoltés, alors que Pompée s'est contenté de mettre en déroute quelques survivants, mais il est également vrai que, plus habile politicien que Crassus, c'est Pompée qui s'attribua tout le mérite de la victoire devant le Sénat. Crassus, sans doute blessé dans son orgueil, fera crucifier cinq mille prisonniers de part et d'autre de la voie Appienne sur cent quatre vingt quinze kilomètres entre Capoue et Rome. Ce que l'on voit à la fin du film, sauf que les historiens s'accordent à dire que Spartacus serait mort courageusement sur le champ de bataille et n'aurait pas été crucifié.

Spartacus, dans le film, est interprété par Kirk Douglas. La révolte des gladiateurs intervient après un peu plus de quarante cinq minutes de film (le film dure un peu plus de trois heures) et la séquence de la révolte est filmée en quatre minutes et vingt et une secondes. Au début de cette séquence on voit très nettement que la révolte est en grande partie motivée par le fait que Spartacus va être séparé de la femme qu'il aime : Varinia. Varinia est une esclave servant chez Battuatus. Elle est affectée à diverses tâches, notamment à distribuer la nourriture aux gladiateurs et, de temps en temps, à être offerte à l'un ou à l'autre. Varinia est interprétée par l'actrice anglaise Jean Simmons, née en 1929. L'idylle entre Spartacus et Varinia occupe une grande partie du film en contrepoint de l'épopée guerrière, et on peut remarquer que la

révolte, de son début (chez Battuatus) jusqu'à sa conclusion (par la victoire de Crassus) dure approximativement le temps de la gestation de l'enfant qu'aura le couple. A la fin du film, cet enfant et sa mère seront même sauvés, ce qui ménage une sorte de happy-end et offre la possibilité

d'une suite. Le cinéaste italien Sergio Corbucci tournera en 1962 *Le fils de Spartacus* avec Steve Reeves, acteur américain né en 1926, ex monsieur muscle et monsieur univers qui se spécialisa dans le *Peplum* entre 1950 et 1970.

La réalité historique est évidemment moins romantique et moins romanesque. D'abord on ignore comment Spartacus a été recruté par le laniste Battuatus. Ce que l'on sait, c'est qu'il était originaire de Thace, c'est-à-dire d'une région située au sud de l'actuelle Bulgarie, au nord de la Grèce et de la Turquie. Il est probable qu'il ait été l'un des très nombreux prisonniers que l'armée romaine envoyait dans la péninsule au fur et à mesure de ses conquêtes. C'est d'ailleurs cet afflux massif d'esclaves à la fin de la République qui est en partie la cause du délabrement politique et surtout économique du pays. En effet, les plébéiens ne trouvant plus à s'employer étaient réduits à la dépendance et parfois au désespoir. De plus, Rome ne prit pas immédiatement la précaution de séparer les esclaves de même origine, ce qui favorisa les révoltes. Il semble par exemple que l'école de Battuatus, à Capoue, se composait d'une forte majorité de Thraces et de Gaulois. Dans les faits, la révolte des gladiateurs eut même deux chefs, Spartacus et le gaulois Crixus. Et il arriva un moment où les deux chefs se séparèrent, Crixus partit de son côté avec environ 30 000 hommes et fut battu par des légions romaines. Spartacus, avec à peu près 70 000 hommes, tenta de remonter vers la plaine du Pô. Il avait peut-être l'intention de franchir les Alpes, mais il revint vers le Sud de l'Italie.

Rien de ceci ne se trouve dans le film où Crixus, interprété par John Ireland (acteur et réalisateur américain, 1914-1992, souvent cantonné dans des rôles de tueur) reste fidèlement aux côtés de Spartacus. Plutôt que de donner aux personnages l'importance que l'histoire leur accorde, Hollywood préfère les atténuer, comme pour Crixus, les travestir, comme pour Varinia, ou encore, comme nous le verrons, les inventer de toute pièce.

Des amours de Spartacus nous savons peu de choses. On lui prête une liaison avec une femme mystérieuse qui aurait été magicienne, peut-être une prêtresse d'un culte dionysiaque, une créature énigmatique

et sulfureuse toute à l'opposé de Jean Simmons-Varinia qui respire la douceur et l'innocence. Spartacus lui-même était peut-être aussi un adepte du même culte dionysiaque, peut-être encore un initié des mystères d'Eleusis. En tout cas une aura religieuse n'est pas impensable pour qu'il puisse prendre la tête d'un soulèvement considérable. Il lui a été aussi attribué une origine princière. Religion et aristocratie sont liées depuis la plus haute Antiquité par des filiations entre les Dieux et les rois.

Dans le film, Spartacus est simplement un esclave assez fruste qui se révolte pour les beaux yeux de la femme qu'il aime et aussi, c'est d'abord en filigrane puis plus apparent, pour rendre à ses compagnons de misère la liberté et la dignité. Et ses qualités de chef il les doit à son humanité et non pas à ses rapports avec le divin.

La question des personnages inventés est tout autant révélatrice des libertés que le cinéma prend avec l'histoire. Les deux exemples les plus frappants sont les personnages d'Antonius, interprété par l'américain Tony Curtis (Bernard Swartz, né en 1925), et celui du sénateur Gracchus, adversaire politique de Crassus, interprété par l'anglais Charles Laughton (1899-1962) qui avait été l'empereur Néron dans *Le signe de la croix*, de Cecil. B. de Mille en 1932.

Antoninus est un esclave, chanteur, poète, jongleur, acheté par le puissant Crassus, il est un exemple de ces esclaves de luxe dont s'entouraient les riches patriciens. Le nombre d'esclaves évoluant dans l'entourage immédiat du maître était un signe extérieur de richesse. Dans le film, ce personnage dont on ne trouve nulle trace dans l'histoire, a pour première fonction de révéler au spectateur que le noble Crassus est bisexuel. Dans une scène coupée dans les premières versions puis restituée, Laurence Olivier-Crassus fait des avances à son nouvel esclave, et celui-ci disparaît, peut-être révolté par l'homosexualité de son maître. On le retrouve bientôt auprès de Spartacus faisant office de conseiller et d'organisateur de l'intendance. Il fallait en effet que le gladiateur, présenté comme analphabète, soit aidé par un lettré afin de résoudre les problèmes posés par l'approvisionnement et la responsabilité de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants entraînés dans la révolte et la résistance aux armées de Crassus. Laurence Olivier ne cachait pas sa propre bisexualité, et l'on sait que l'Antiquité n'était ni pudibonde, ni puritaine. On voit donc que ce qui n'est peut-être qu'un élément de cohérence narrative puisqu'il s'agit d'amener Antoninus de chez Crassus auprès de

Spartacus en suggérant qu'il s'échappe parce qu'il se serait senti offensé, peut avoir malgré tout une sorte de résonance réaliste.

Le personnage de Gracchus est encore plus intéressant. Il emprunte son nom à des hommes politiques romains ayant réellement existés : Tiberius Sempronius Gracchus (162-133) et Caius Sempronius Gracchus (154-121), qui voulurent imposer une réforme agraire et furent massacrés par les grands propriétaires. En 73 av. J.-C., ces deux tribuns de la Plèbe sont morts depuis un demi siècle, et l'action politique du personnage joué par Charles Laughton n'a rien à voir avec une réforme agraire. Il s'oppose à Crassus parce qu'il le soupçonne de vouloir s'imposer comme dictateur. C'est un démocrate tandis que Crassus est un conservateur dont il est tentant de faire une sorte de figure du Parti Républicain aux U.S.A. Ainsi, derrière l'affrontement politique des deux hommes, il devient possible de déchiffrer une situation politique contemporaine du tournage du film. Et cela d'autant plus que le Crassus montré à l'écran est loin de ressembler à celui de la réalité.

Ce que nous savons de Marcellus Livinius Crassus (115-53) ne correspond guère, sauf pour l'ambition, avec le personnage campé par Laurence Olivier. Cet acteur très célèbre qui devait être fait Lord l'année-même de la sortie du film, interprète un aristocrate hautain, un patriote conservateur vouant à Rome une sorte de culte, dont les actions sont déterminées par les traditions qui ont fait la grandeur de la cité. Il est présenté comme un général dont les légions stationnent aux abords de Rome, et qui pourrait s'emparer du pouvoir. Il suffirait qu'il franchisse le Rubicon, comme César le fera un peu plus tard, mais il attend que le Sénat fasse appel à lui.

Le véritable Crassus n'était pas général. C'était un riche patricien qui, contrairement aux usages de sa caste, n'hésitait pas à accroître sa fortune par des moyens douteux. C'était un spéculateur qui avait mis en place une organisation ingénieuse qui consistait à racheter à vil prix les maisons qui brûlaient. Dans l'ancienne Rome la plupart des maisons étaient en bois et les incendies étaient fréquents. Crassus aurait été le premier à avoir mis sur pied un corps de pompiers, et d'autre part il entreprenait de reconstruire les maisons détruites. Il était devenu ainsi le propriétaire d'une grande partie de Rome. Cette spéculation de grande envergure reposait sur une importante main d'œuvre servile qui lui appartenait. On comprend alors que la révolte de Spartacus menaçait directement ses intérêts. C'est à ses frais qu'il leva des troupes après que

le Sénat eût envoyé sans résultat quelques légions mal aguerries contre les esclaves révoltés. Il faut dire que les soldats et officiers compétents répugnaient à combattre des esclaves emmenés par des gladiateurs qu'ils considéraient comme des adversaires méprisables. Crassus engagea donc sa fortune, força le Sénat à le nommer général, n'hésita pas à pratiquer la décimation de ses propres troupes pour qu'elles ne reculent pas, et parvint, au bout d'une longue campagne, à engager une véritable bataille où Spartacus fut tué. Cette victoire lui valut d'être nommé consul en 70, il fit partie du premier triumvirat avec César et Pompée en 60, et il devint gouverneur de la Syrie.

Le portrait imaginaire de Crassus, qui pourrait cependant convenir assez bien avec le personnage historique, est très éloigné de la prestance de Laurence Olivier : « Marcus Crassus avait quarante-trois ans. Il possédait trois millions de sesterces. Il était obèse, dur d'oreille et légèrement asthmatique » (A. Koestler, Livre de poche, n° 1231, p. 393).

Il est évident qu'un film, surtout lorsque comme Spartacus celui-ci est préparé, financé et réalisé à Hollywood à la fin des années cinquante pour être projeté en 1960, ne saurait être fidèle aux événements historiques auxquels il fait explicitement référence. De multiples raisons expliquent les distorsions et les travestissements que nous avons repérés sans aucune prétention à l'exhaustivité. Une des principales est qu'une superproduction privilégie l'aspect spectaculaire de l'histoire, or l'Antiquité que nous ne connaissons qu'assez imparfaitement par des relations parfois postérieures aux faits et parfois par des témoignages indirects (c'est le cas ici puisque c'est sur le portrait du héros donné par Plutarque plus de deux siècles plus tard que repose l'essentiel de ce que nous savons), autorise en quelque sorte les scénaristes et les cinéastes à proposer des scènes où les décors grandioses, les nombreux figurants et la mise en valeur de l'acteur principal relèvent de préoccupations étrangères à la véracité. Il faut tenir compte aussi que le cinéma est un art populaire qui renvoie volontiers à un fond de connaissance historique nécessairement sommaire. Une large partie du public ne connaît peut-être que le nom de Spartacus, ne sait rien d'autre sur César sinon qu'il a été un général prestigieux. Le flou des connaissances historiques rend alors possible le télescopage de personnages qui n'étaient pas exactement contemporains mais que l'on peut situer dans une même période mal délimitée. Ainsi Gracchus, malgré l'anachronisme en amont de l'histoire, peut-il croiser le destin de Spartacus, et plus encore celui de l'improbable Varinia et de son fils



qu'il sauve à la fin du film de la convoitise de Crassus. De même, en aval de l'histoire, la crucifixion des prisonniers, supplice romain infligé au Christ et que Crassus réserve à Spartacus, contribue à rapprocher le Messie et l'esclave révolté, ce qui confère à ce dernier une dimension idéologique ou métaphysique qui ne peut surprendre mais qui est une extrapolation incontestable, c'est-à-dire qui résulte de la fabrication d'un mythe littéraire.

Cette assimilation entre Spartacus et le Christ est explicitée dans le livre de Catherine Salles. Le mythe s'est créé à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. La figure de Spartacus devient emblématique pour ceux qui réclament l'abolition de la traite et de l'esclavage dans les colonies. Leurs adversaires ne se privent pas de faire remarquer que le gladiateur Thrace était une hors la loi sanguinaire ennemi de l'ordre. C'est avec Rosa Luxembourg (1870-1919) et la gauche radicale allemande qui prit le nom de mouvement « spartakiste », assez paradoxalement, qu'en même temps que l'esclave révolté devient le symbole de l'émancipation prolétarienne, est fait un rapprochement avec le Christ puisqu'il sera admis que Spartacus est mort sur la croix et non sur le champ de bataille.

Le film de Ricardo Fréda en 1953, comme celui de Kubrick et Kirk Douglas, produits en occident, n'opposent pas la révolte servile et le système capitaliste, même si une des sources du film hollywoodien est le roman de Howard Fast qui se réclamait du marxisme. Peut-être le film russe de 1975, dont nous ne savons rien, envisageait la légende de Spartacus sous cet angle particulier de la lutte des classes, encore que la date tardive du film suppose qu'une telle hypothèse soit faite avec prudence. Par contre, il se peut que le premier film russe de Mushin Ertugrul en 1926 aille dans ce sens. Pour le film américain de la grande période du *Peplum* en cinémascope et technicolor, il est incontestable que l'opposition des trois personnages principaux Gracchus, Crassus et Spartacus, et la figure négative de Crassus qui l'emporte sur le plan militaire mais qui est largement perdant sur le plan moral, soit un avertissement contre le fascisme et par ricochet une sorte de plaidoyer pour la démocratie. A défaut de la vérité historique, on peut au moins se satisfaire de ce que le film de Kubrick et Douglas nous renvoie à une telle signification.